

FRÉDÉRIQUE BERNIER, *Hantises. Carnet de Frida Burns sur quelques morceaux de vie et de littérature*, Montréal, Éditions Nota Bene, Collection Miniatures, 2020, 88 pages

Céleste Carpentier

Volume 15, numéro 1, automne 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94531ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Carpentier, C. (2020). Compte rendu de [FRÉDÉRIQUE BERNIER, *Hantises. Carnet de Frida Burns sur quelques morceaux de vie et de littérature*, Montréal, Éditions Nota Bene, Collection Miniatures, 2020, 88 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 15(1), 28–28.

Frédérique Bernier

FRÉDÉRIQUE BERNIER

**HANTISES. CARNET DE FRIDA BURNS
SUR QUELQUES MORCEAUX DE VIE ET DE
LITTÉRATURE**Montréal, Éditions Nota Bene, Collection Miniatures,
2020, 88 pages**HANTISES**

C'est un tout petit livre, densément chargé de réflexions, de citations, d'anecdotes, d'angoisses. Un livre chargé de vécu : une vie passée dans les livres, accompagnant les personnages dans l'univers d'un roman ou partageant les réflexions d'un essayiste. *Hantises* interroge la littérature, cherchant comment appréhender l'étrangeté fondamentale, ce sentiment d'inconsistance, notre impossibilité. Frédérique Bernier y convoque de nombreuses voix : Kafka, Borges, Kerouac, Woolf, Montaigne, Beckett, Quignard, Nietzsche, Apollinaire, Bataille, Blanchot, Barthes, Duras, etc. Il va sans dire que cet essai s'adresse à des lecteurs, si ce n'est à des littéraires. Il s'adresse à ceux qui ont, eux aussi, fait l'expérience d'une certaine lucidité au contact des livres.

Avec *Hantises*, Frédérique Bernier nous conduit sur les traces d'une expérience très intime, partageant ces « quelques morceaux de vie et de littérature » qui l'ont amenée à une profonde réflexion sur le sentiment d'être au monde. Bien sûr, ce sentiment demeurera en partie ineffable, prouvant là notre inconsistance. Mais, selon Bernier, les livres nous donnent du corps, de la tenue et de l'allure. Les livres habillent notre nudité fondamentale et nous donnent un abri. « Il faut une forme pour appréhender l'informe » (p. 20), écrit-elle, tentant d'ailleurs d'y parvenir par l'écriture : « Le présent carnet n'est autre que la tentative de construire de l'intérieur un tel abri pour la loque que je suis. Un cocon visqueux pour contenir mon inconsistance larvaire » (p. 13).

Il est vrai que la littérature aide beaucoup d'entre nous à interroger notre monde, comme si l'étrangeté de la vie s'éclaircissait dans les livres, et inversement, que l'étrangeté des livres donnait de l'épaisseur à la banalité de la vie. Mais tant de textes nous laissent indifférents. Par chance, il s'agit parfois de lire une seule phrase, « la Phrase absolue qui est en nous et nous fait », disait Roland Barthes, pour nous éveiller. Cette expérience étrange tient en ce que nous laissons la voix de l'autre nous habiter et faire écho en nous : « Derrière toute phrase, toute image marquante pour nous, rôde une hantise, celle de la disparition, de notre disparition » (p. 22-23).

Bernier tente d'expliquer la pulsion de mort qui participe intrinsèquement à cette expérience de lecture :

Désir brûlant de mort au cœur du désir ardent de vivre, qui n'en est donc pas l'antithèse, mais la composante secrète, inavouable. C'est cette part maudite qui fait de notre vie, non pas une affaire raisonnable et bien organisée, mais un brasier désordonné, tantôt couvant, tranquille, tantôt fougueux, ravageur, tantôt dansant – toujours éperdu, jamais lui-même (p. 49).

Hantises, comme un petit manuel de survie, nous enseigne que, pour vivre, il faut embrasser son désir de disparition, courir à sa perte. Laisser les paroles, la voix d'un autre nous traverser, laisser un livre habiter notre corps, s'y frayer un passage tel l'enfant qui se fraie un passage pour venir au monde, tel l'être aimé qui envahit notre âme.

La littérature, cette « expérience de dépossession consentie » (p. 58), nie en quelque sorte les préoccupations productivistes de notre monde contemporain. Dans un langage emprunté au discours capitaliste, Bernier martèle qu'il nous faut « consentir à être toujours plus endettée à l'égard de ses lectures, de ses auteurs fétiches, de ses amours-passions livresques. Ne plus contrôler rigoureusement les entrées et les sorties. Faire de l'écriture un investissement à perte d'âme » (p. 28). De toute évidence, il s'agit ici d'un livre très actuel, dans sa forme, ses idées, toute son approche. Certes, il a quelque chose de prévisible, ou bien il cerne si bien l'air du temps, voire notre époque, qu'il nous apparaît intuitivement familier.

« C'est bien d'une étrange économie de la perte et d'une singulière politique identitaire qu'il s'agit ici » (p. 34), écrit Frédérique Bernier. Avec *Hantises*, elle cherche à « dire le fragmentaire, l'inachevé, l'éclaté, le bordel qu'est le monde et que nous sommes » (p. 52). Pour ce faire, elle convoque ses âmes sœurs littéraires, sa bibliothèque intérieure, en un lieu, un petit livre qui puisse contenir l'inconsistance, organiser sa fragmentation en dix petits chapitres. Mais elle y avoue aussi sa défaillance. Heureusement, « seules les œuvres un peu informes savent à mon sens capter l'étrange saveur d'être au monde » (p. 13), écrit-elle avec raison.

Céleste Carpentier*Étudiante à la maîtrise en littérature*